

Hélène Lewandowski

Le palais d'Orsay

Une autre histoire du XIX^e siècle



PASSÉS / COMPOSÉS

Le palais d'Orsay

Du même auteur

La Face cachée de la Commune, Paris, Cerf, 2018.

Révolutions françaises. Du Moyen Âge à nos jours, sous la dir. de P. Gueniffey et F. G. Lorrain, Paris, Perrin, 2020.

La Commune de Paris 1871. Les acteurs - Les évènements - Les lieux. Coordonné par Michel Cordillot, Paris, Éditions de l'Atelier, 2020.

Hélène Lewandowski

Le palais d'Orsay

UNE AUTRE HISTOIRE DU XIX^e SIÈCLE

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3476-4

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2020, septembre

© Passés composés / Humensis, 2020

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

À Cédric

Sommaire

Prologue	11
Chapitre 1. Le rêve de Napoléon (1808-1815)	17
Chapitre 2. Vingt-cinq ans d'incertitude (1815-1840)	47
Chapitre 3. Du palais aux ruines (1840-1871).....	91
Chapitre 4. Des ruines à la gare (1871-1898)	127
Chapitre 5. Dernière destination.....	163
Épilogue	207
Notes.....	217
Bibliographie	235
Remerciements.....	249

Prologue

23 mai 1871, 18 heures. Paris dans la douceur d'une journée printanière. Le jardin des Tuileries en fleurs, le flot gris-vert de la Seine. Sur la rive gauche, la rue de Lille, en flammes. Depuis deux jours, l'entrée des troupes du gouvernement a transformé la capitale en champ de bataille et les communards viennent d'incendier les premiers monuments publics qu'ils occupaient : le palais de la Légion d'honneur, le palais d'Orsay situé juste en face, qui abrite le Conseil d'État et la Cour des comptes, la Caisse des dépôts et consignations un peu plus loin. C'est ainsi que j'ai rencontré le palais d'Orsay, lors de précédentes recherches sur les destructions de la Commune. L'odeur du pétrole déversé dans ses salons, le fracas des vitres qui éclatent et des planchers qui s'effondrent, la violence des flammes qui le dévorent, rien ne le distingue encore des autres bâtiments mis à feu pour protéger la retraite des insurgés. Mais, ensuite, alors que Paris s'active pour faire disparaître les traces de la guerre civile, que l'on balaye les gravats, élève des échafaudages, répare le dôme du Panthéon, rase les débris du palais des Tuileries, il aiguillonne ma curiosité en restant planté sur le quai, immobile, se laissant envahir sans résistance

Le palais d'Orsay

par les ronces, et ce, pendant vingt-sept ans. Comment, à l'emplacement actuel du musée d'Orsay, en plein cœur de la ville et au regard de tous, ce colosse de pierre mutilé a pu s'imposer aussi longtemps, toisant la Seine du haut de ses vingt-quatre mètres ? Quand je me suis promis de résoudre cette énigme, je ne me doutais pas de l'incroyable histoire qui m'attendait.

Désormais effacé du paysage et de la mémoire de Paris, le palais d'Orsay est un des monuments publics les plus commentés du XIX^e siècle, dans les hémicycles et la presse, par les auteurs les plus célèbres. Victor Hugo, par passion du Moyen Âge, et Joris-Karl Huysmans, par horreur de l'éclectisme, critiquent son style Renaissance, Émile Zola le décrit « vomissant des flammes » dans *La Débâcle*, Alphonse Daudet choisit ses ruines comme décor de *L'Immortel*. Même le savant Cosinus y vit une de ses fameuses aventures ! Considéré comme l'un des plus beaux édifices de la capitale par nombre de ses contemporains, il a dû surmonter tellement d'obstacles pour en arriver là, qu'en 1887, *Le XIX^e Siècle* affirme : « Il n'a jamais eu de chance, ce pauvre monument, et l'emplacement sur lequel il est construit est invariablement un des lieux maudits de Paris¹. » C'est Napoléon qui, en 1808, écrit le premier chapitre de cette histoire qui ne se déroulera jamais comme prévu. Après avoir envisagé un temps de déplacer la capitale à Lyon, ce projet abandonné, il n'aura de cesse de transformer Paris, de l'embellir et d'y élever des monuments qui doivent, par leur somptuosité, supplanter ceux des pays conquis et ceux qui ont forgé la gloire de Rome, la Ville éternelle où l'Empereur ne s'est pourtant jamais rendu. Comme il le confiera en exil à Las

Prologue

Cases, il rêve de faire de Paris « la véritable capitale de l'Europe ». Dans cette perspective, alors que les ministères s'installent dans les hôtels particuliers désertés par les aristocrates, qui ont émigré pour échapper aux troubles révolutionnaires de 1789, « jaloux de donner aux puissances ses alliées une haute idée de la prospérité et de la splendeur de son empire, il voulut que son ministre des Relations extérieures donnât audience aux ambassadeurs étrangers dans un palais d'une étendue et d'une magnificence imposantes² ». Ce monument de prestige requiert un site idéal. Ce sera la rive gauche, dans le noble faubourg Saint-Germain, face aux fenêtres impériales du palais des Tuileries. Le projet est confié à Jacques-Charles Bonnard, dont le talent lui a valu d'obtenir le Grand Prix de Rome, ultime distinction décernée par l'Académie des beaux-arts, passeport indispensable pour accéder aux commandes publiques, et ami de Pierre-François-Léonard Fontaine, l'architecte attitré de Napoléon. Le prologue de l'histoire est prometteur. Mais dès le début du chantier le ciel s'assombrit. L'Empereur n'apprécie pas les plans dessinés par Bonnard. Ensuite, le terrain rappelle à l'entrepreneur qu'il était un marais avant la viabilisation du quai en 1806, ce qui impose de longs travaux de fondations. Puis vient 1812, les budgets engloutis dans la campagne de Russie, le rude hiver qui suspend tous les chantiers parisiens. À la chute de l'Empire en 1814, les murs ne s'élèvent que de quelques mètres.

La Restauration qui lui succède, sans présumer un instant que les personnalités et règnes de Louis XVIII et Charles X soient comparables, préoccupée de refermer la parenthèse impériale, ne sait que faire de cette ébauche

Le palais d'Orsay

de monument. Repris en 1817, les travaux s'arrêtent à nouveau en 1820 quand le ministère des Relations extérieures renonce à s'y installer. L'édifice, dans les mains de l'architecte Jacques Lacornée depuis la mort de Bonnard en 1818, perd alors son identité : il devient, dans l'attente d'une nouvelle destination, le « palais du quai d'Orsay », le « palais d'Orsay » ou encore « un hôtel sur le quai d'Orsay », des dénominations qui lui resteront définitivement attachées. Charles X aurait pu écrire le deuxième chapitre de l'histoire quand il décide, en 1830, de l'attribuer à un musée des produits de l'Industrie, mais l'avenir ne lui appartient déjà plus : en juillet, la révolution des « Trois Glorieuses » impose une autre monarchie, celle de Louis-Philippe. Héritière à son tour des chantiers inachevés par les régimes précédents, et ils sont légion, la monarchie de Juillet adopte une attitude radicalement différente. Elle s'en empare et en fait des objets politiques chargés tout à la fois d'offrir des gages aux différents courants, de donner du travail à des milliers d'ouvriers et d'inscrire le régime dans une continuité historique pour asseoir sa légitimité. À cette fin, en 1833, Adolphe Thiers, alors ministre du Commerce et des Travaux publics, obtient de l'Assemblée nationale un crédit de cent millions, somme aussi énorme qu'inédite, pour achever tous les chantiers, plus ou moins abandonnés, disséminés à Paris et en province. Grâce à cela, le palais d'Orsay est sauvé et, en 1840, trente ans après la pose de la première pierre, il devient le siège du Conseil d'État et de la Cour des comptes.

À cette longue période de chantier, rythmée par de multiples projets, succèdent trente ans de ce qui peut être qualifié d'« existence normale » d'un édifice public.

Prologue

En 1856, la mort de Jacques Lacornée entraîne la nomination d'un nouvel architecte, Lucien van Cléemputte, qui assure l'entretien du monument, procède à quelques modifications de distribution rendues indispensables par l'accroissement du personnel, personnalise la décoration intérieure sous le Second Empire. L'histoire du palais d'Orsay aurait pu se poursuivre ainsi plusieurs siècles. Mais, le nouveau chapitre qui commence avec l'incendie du 23 mai 1871 va lui être fatal : « l'ornement d'un des plus beaux quais de la capitale³ » devient, dans le contexte de la III^e République, « une richesse encombrante dont on était fort embarrassé⁴ ». L'édifice semble avoir bien résisté et les présidents successifs de la Cour des comptes rêvent de le voir restauré. Cependant, sur fond d'instabilité gouvernementale et de guerres de pouvoir autant politiques qu'artistiques, ses ruines sont abandonnées aux intempéries. Le palais d'Orsay, « exemple mémorable des vicissitudes administratives⁵ », s'effrite inexorablement le long de la Seine, dans l'attente d'une solution. Elle n'intervient qu'en 1897, lorsque l'État signe une convention qui cède le terrain à la Compagnie des chemins de fer d'Orléans, condamne les ruines à être rasées et prévoit la construction d'une gare qui doit être achevée pour l'Exposition universelle de 1900.

Dans cet étonnant parcours semé d'embûches, le palais d'Orsay est autant victime des soubresauts de l'histoire que des profonds changements de la société. La lenteur de sa construction, la multiplicité des projets, tout autant que ses ruines qui s'éternisent, lui imposent de choisir son camp, entre patrimoine et modernité, le renvoient

Le palais d'Orsay

continuellement à ses défauts et, peut-être plus qu'aucun autre bâtiment, l'oblige à justifier son utilité. Privé de la protection de son commanditaire, détourné de sa destination initiale, dès la Restauration il revient régulièrement à l'ordre du jour des parlementaires et des journalistes. Les débats qu'il suscite sont révélateurs des antagonismes qui apparaissent ou se renforcent entre Paris et la province, entre pouvoir politique et intérêts économiques, en matière d'architecture de prestige et de gestion des deniers publics, et dévoilent, notamment sous la III^e République, les faiblesses du régime. Son histoire, objet d'études partielles jusqu'à présent, mérite d'être racontée, des premiers projets de Bonnard en 1808 à sa disparition en 1898, des trente ans de chantiers aux vingt-sept ans de ruines. Elle croise les rêves de Napoléon, les ambitions de Louis-Philippe et les hésitations de la III^e République, se dispute dans les hémicycles, rebondit sur les promesses, s'épuise avec les duels d'architectes, se confond avec une autre histoire, celle du XIX^e siècle.

CHAPITRE 1

Le rêve de Napoléon (1808-1815)

Paris, capitale de l'Empire

L'histoire du palais d'Orsay commence quelques années après la Révolution française, avec l'accession au pouvoir du jeune général Bonaparte, proclamé Premier Consul en 1799, dans une ville abandonnée à ses vieux démons et marquée par les derniers événements. « Ce qu'était Paris capitale en 1800, après dix ans d'anarchie, de sédition ou de faiblesse durant lesquels on n'avait pas entrepris un travail utile, pas nettoyé une rue, pas réparé un hôtel, où l'on n'avait rien entretenu, rien embelli ni assaini, on se le figure aisément¹. » La description de Sainte-Beuve est sans doute exagérée, toutefois, il est vrai qu'au tournant du siècle, Paris, avec son entassement de maisons souvent malsaines, son labyrinthe médiéval de ruelles tortueuses et sombres étouffant la Cité, encombrées par les échoppes et les étalages des petits métiers, ses deux rives, inégalement occupées, menacées par les caprices de la Seine, n'offre pas le plus beau des tableaux. Au jardin des Tuileries,

Le palais d'Orsay

la nature a repris ses droits et définitivement effacé les broderies délicates des parterres dessinés par André Le Nôtre. La place de la Bastille, depuis la destruction de la prison, est devenue un terrain vague. Dans les rues des boucheries, « les ruisseaux regorgent de sang, ainsi que le pavé, et l'on y pose le pied en frémissant d'horreur² ». Les projets n'ont pas manqué sous l'Ancien Régime pour faire pénétrer l'air et la lumière dans le tissu urbain congestionné de la capitale : dès 1675, le premier plan d'aménagement de Bullet et Blondel envisageait de nouveaux boulevards plantés d'arbres et une « ceinture verte » en lieu et place de l'enceinte, celui de Patte (1767) dégagait l'île de la Cité et la reliait à l'île Saint-Louis, la déclaration royale de 1783 pointait la nécessité d'un plan général d'alignement. Sous la Révolution, la Commission des artistes, chargée par la Convention de diviser les propriétés confisquées au clergé et aux aristocrates émigrés, esquisse un projet global à l'échelle de la ville, mais ce « plan des artistes » (1793), dont le programme de percements ouvre la voie à une transformation radicale du paysage parisien, devra attendre le Second Empire pour être réellement mis en œuvre par Napoléon III et le préfet Haussmann. Les gouvernements, tenaillés par les crises économiques, mobilisés sur les conflits extérieurs et la guerre civile, n'ont pas engagé les travaux d'embellissement élaborés et espérés par le XVIII^e siècle. Ils n'ont pas su davantage profiter des possibilités offertes par les confiscations révolutionnaires : la régie des domaines, dépourvue de moyens, s'est contentée de traiter « toutes les parties du domaine national comme des propriétés à vendre, dont